

Laval théologique et philosophique



VERDEYEN, Paul, *La théologie mystique de Guillaume de Saint-Thierry*

Jean-Claude Breton

Volume 47, Number 1, février 1991

La toute-puissance en question

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/400589ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/400589ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)

1703-8804 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Breton, J.-C. (1991). Review of [VERDEYEN, Paul, *La théologie mystique de Guillaume de Saint-Thierry*]. *Laval théologique et philosophique*, 47(1), 128–129. <https://doi.org/10.7202/400589ar>

D'un point de vue catholique, la tentation d'étiqueter cet ouvrage de projet de «philosophie chrétienne» naît rapidement, mais elle doit aussitôt être soumise à un certain nombre de correctifs, du côté de l'auteur étudié autant qu'en raison de la perspective de Hort. Thévenaz est d'abord un philosophe qui entend exercer son métier avec toute l'intégrité souhaitable. Il ne met donc pas sa philosophie au service de la foi, mais il accepte quand même de laisser questionner son métier par sa foi personnelle, surtout par la lecture de I Co 1, 18-25. Quant à Hort, s'il veut mener une lecture diachronique de l'œuvre de Thévenaz, et s'il met bien en lumière les deux périodes identifiables dans les écrits de ce dernier, il veut surtout montrer les retombées de cette philosophie sur la foi. La démarche historique sera toujours mise au service d'un projet herméneutique plus large. Projet éminemment théologique ainsi formulé: «Le propos de cette recherche est ainsi de discerner s'il est possible d'évoquer aujourd'hui, dans une perspective à la fois sérieusement positive et authentiquement protestante, un certain nombre d'éléments de vie spirituelle comme l'intériorité, le "portement" de la Croix, la célébration, la sacramentaire, la mort.» (p. 12)

Une des difficultés du projet vient de la mort prématurée de Thévenaz. Décédé dans la quarantaine, il n'est pas parvenu à porter à son achèvement une pensée qui avait déjà connu des déplacements. Hort croit quand même que le chemin parcouru légitime son projet et nous estimons qu'il a raison, même si ses réflexions nous font aussi partager son opinion qu'un Thévenaz «achevé» aurait offert une meilleure prise.

Le volume est présenté en trois parties, chacune composée de la même façon. Hort présente les positions de Thévenaz, dans leur contexte historique et eu égard aux influences marquantes, puis il dégage sa propre lecture théologique, à partir de l'appui offert par les propos du philosophe. Il s'attaque ainsi au «problème de la contingence» (1^{re} partie), à la question de «l'en-deçà» (2^e partie) et au rapport entre «intériorité et accomplissement» (3^e partie). Cette démarche de Hort est soumise à une «orientation (théologique) anti-libérale et anti-romantique», selon les propos de Ricœur (p. 6).

Si la lecture est parfois un peu difficile en raison du caractère tantôt rapide, tantôt touffu des analyses, l'auteur fournit, en fin de course, une série de thèses qui résument sa démarche, et même une présentation des «thèses résumées».

La connaissance de la théologie actuelle et l'attention aux questions qu'elle soulève permet à Hort de mener son projet dans un dialogue constant avec les grands témoins de la théologie de la Réforme. À ce titre, il se présente comme un porte-parole de l'entreprise œcuménique, car son souci de fidélité à son héritage ne l'empêche pas de souligner ce que sa tradition porte d'ouvertures au dialogue entre chrétiens.

Ouvrage très intéressant dans sa perspective particulière, il n'en reste pas moins qu'il s'agit d'une réflexion érudite, adaptée surtout à des préoccupations assez spécialisées. Comme Thévenaz plonge ses racines dans la tradition philosophique occidentale et qu'il a entretenu un long dialogue avec les philosophes de la phénoménologie (Husserl, Heidegger, Sartre et Merleau-Ponty), les philosophes aussi bien que les théologiens trouveront leur profit à la lecture de cet ouvrage.

Jean-Claude BRETON
Université de Montréal

Paul VERDEYEN, **La théologie mystique de Guillaume de Saint-Thierry**. Coll. «Spirituels», Paris, FAC-éditions, 1990, 285 pages (15 × 24 cm).

Saint Bernard a retenu l'attention des historiens comme personnage déterminant au 12^e siècle, au point de se voir attribuer des écrits qui ne sont pas de lui. Verdeyen ne cherche pas à mettre dans l'ombre l'abbé de Clairvaux, mais à rétablir les faits en exposant la théologie mystique de Guillaume de Saint-Thierry. Pour ce faire, il emprunte trois chemins parallèles: «l'investigation des idées maîtresses, l'étude des sources et l'influence de Guillaume sur saint Bernard et sur la mystique des anciens Pays-Bas» (p. 9).

Les deux derniers chemins proposent discrètement une double thèse: parmi les sources, Verdeyen dégage l'influence marquante d'Origène, parfois même préféré à Augustin; quant à l'influence de Guillaume, il la retrace surtout chez Ruusbroec. Il faut reconnaître que cette thèse est bien appuyée à la fois par l'étude des mouvements de manuscrits qui rendent possible ce double jeu d'influence, et par l'analyse des textes permettant de reconnaître les emprunts. Intéressante et bien documentée, cette étude des sources et des influences redonne à Guillaume sa juste place dans l'histoire et nuance les

lectures rapides qui font d'Augustin la seule source de référence au Moyen Âge.

Quant à la théologie mystique de Guillaume, Verdeyen en a lui-même résumé le contenu autour de cinq thèses; «le fondement trinitaire de la vie spirituelle, l'exemplarisme christologique, le mariage mystique, l'unité d'esprit entre le Créateur et l'âme humaine, la distinction entre la connaissance rationnelle et la connaissance spirituelle du mystère divin» (p. 273). Ces thèses ne sont évidemment pas propres à Guillaume; d'autres ont abordé les mêmes thèmes. Verdeyen met toutefois en valeur ce qui lui est propre: le fait de les articuler les unes aux autres dans une présentation cohérente et la manière particulière à Guillaume d'en traiter.

Verdeyen revient souvent sur l'approche propre à Guillaume. Une approche humaniste et en liens étroits avec son expérience spirituelle personnelle. Cette manière particulière de réfléchir permettra à Guillaume de se démarquer à l'occasion des positions de saint Bernard, sans pour autant adopter l'attitude rationaliste d'Abélard.

Tout au long de l'ouvrage, l'auteur ne ménage pas les efforts pour expliquer les idées de Guillaume et en faire ressortir l'originalité, trop souvent négligée dans la présentation des grandes figures du Moyen Âge. Verdeyen multiplie les analyses et les comparaisons de textes; il discute avec les auteurs d'études sur Guillaume et il ne craint pas de prendre parti.

Cet ouvrage, qui est la publication d'une thèse soumise à la Sorbonne en 1975, laisse parfois sur son appétit le lecteur de 1990. Est-ce en raison d'options méthodologiques de l'auteur, il est bien difficile de trancher? Mais Verdeyen semble refuser de prendre le risque d'interpréter jusqu'au bout les textes qu'il analyse avec tant de minutie et de patience. Un exemple fera comprendre.

Verdeyen évoque (p. 202s) l'étonnement éprouvé parfois de voir «les auteurs spirituels recourir à une terminologie amoureuse et même érotique». Il pense à l'usage abondant du Cantique. «Pourquoi le Cantique de l'amour humain est-il devenu le livre préféré de toute la mystique chrétienne?» Sa réponse est typique de son refus de pousser l'herméneutique jusqu'où les sciences actuelles le permettent. «Plutôt que d'expliquer ce fait par des commentaires psychologiques ou psychanalytiques, formulons les raisons qui se manifestent dans les textes mêmes.» Il n'est pas question de reprocher à Verdeyen de vouloir partir des textes eux-mêmes. Mais accepter sa sug-

gestion implicite que les commentaires psychologiques ou psychanalytiques ne s'appuieraient pas sur l'étude des textes, qu'ils ne seraient en quelque sorte que pure spéculation gratuite, est plus difficile. Il nous semble au contraire qu'il est, aujourd'hui, dans la logique de l'étude des textes d'y inclure aussi les grilles de lecture offertes par la psychologie et la psychanalyse.

Malgré ce refus d'oser mener à terme l'herméneutique, rendue possible par l'analyse de l'œuvre de Guillaume, l'ouvrage demeure une œuvre de qualité qui offre au lecteur féru d'histoire une somme imposante d'informations. Reste à ce lecteur de compléter le chemin entrepris en se livrant lui-même au travail inachevé d'interprétation.

Jean-Claude BRETON
Université de Montréal

Joseph RATZINGER, **La théologie de l'histoire de saint Bonaventure**. Coll. «Théologiques». Paris, P.U.F., 1988, 206 pages (15 × 24 cm).

Il s'agit de la traduction française, par Robert Givord, de la thèse d'habilitation de J. Ratzinger, soutenue en 1957 et publiée en 1959 en allemand chez Schnell & Steiner à Munich. Cette traduction inaugure aux P.U.F. une nouvelle collection, intitulée «Théologiques», qui se propose, en prenant mesure de «l'influence que la théologie a exercée et continue d'exercer sur tout ce qui, au cours de l'histoire, a été dit et pensé», de «réintégrer à la culture universitaire le domaine théologique». Le choix de l'étude de Ratzinger sur Bonaventure devrait aider la nouvelle collection à atteindre son but.

L'analyse se porte tout d'abord sur le commentaire de Bonaventure de l'«œuvre des six jours» qui permet de poser la question du temps et celle de sa fin. Mais elle est aussi conduite à expliciter la position de Bonaventure sur la Révélation, en particulier dans sa relation à l'Écriture. Un troisième chapitre précise la situation historique de la théologie de l'histoire de Bonaventure. Un dernier chapitre, qui explicite le lieu philosophique de cette théologie de l'histoire, est une discussion, très fine et très éclairante, de la réception d'Aristote par Bonaventure qui dégage les formes principales et les motifs de l'anti-aristotélisme du docteur franciscain. L'étude est accompagnée d'une riche bibliographie que les éditeurs ont enrichie d'une liste des principaux travaux sur Bonaventure parus après le livre de Ratzinger.